

ZOOM

► **Un film pour comprendre la course**

► **Un sport vecteur de révolutions**

La course, miroir de la société

FILM Avec «Free to Run», le réalisateur Pierre Morath livre une ode à la course à pied, une activité d'apparence anodine et pourtant source de grandes révolutions.

SPORT Courir pour être libre. Être libre de courir. En quoi la course à pied serait-elle un combat pour la liberté? Quoi de plus élémentaire en effet que de mettre un pied devant l'autre. La majorité des centaines de millions de coureurs à travers le monde ne s'est sans doute jamais posé cette question. Pourtant, tous ont au moins une fois vécu ce paradoxe inexplicable de se sentir brusquement plus vivants lorsque la foulée s'accélère. Sur une route, sur un sentier, seul ou au milieu de cinquante mille autres coureurs, ils ont un jour vu la vie autrement. A chaque fois c'est un miracle aussi futile qu'appréciable mais de là à oser affirmer qu'on peut changer le monde en courant, il y a un pas qu'ils ne feront pas. Et pourtant, s'ils savaient.

Courir n'a pas toujours été permis

C'est cette réponse aux multiples facettes que se propose de donner le réalisateur et historien du sport Pierre Morath dans son tout dernier film «Free to Run» dont l'avant-première s'est tenue lundi soir à Sion. Son sous-titre, «Courir n'a pas toujours été permis», donne le ton. «Quantité de coureurs n'ont pas connaissance du chemin parcouru et des mouvements de fond qu'a générés la course à pied», lance-t-il à la fin de son film. Au bout de sept ans de travail Pierre Morath livre, sous la forme d'un documentaire, un témoignage poignant, émouvant et déroutant sur quarante années de course à pied qu'il qualifie lui-même de «révolution». L'homme en est conscient, son pari de démontrer au cinéma ce qui semble aujourd'hui

d'hui logique et sans sujet à controverse était un peu fou. Pour y parvenir, lui et son équipe ont visionné 6000 heures d'archives – dont certaines inédites – et cumulé des centaines d'heures d'interview. A l'arrivée, son film est un hommage à la motivation consciente ou non de chaque coureur, casser des codes.

Quatre destins croisés

Aussi anodine et accessible qu'elle puisse paraître aujourd'hui, la course à pied était autrefois strictement cantonnée aux stades et ceux qui osaient la foulée libre sur de plus longues distances avaient au mieux envie de «raccourcir leur espérance de vie de vingt à quarante ans». Fous, cinglés, excentriques, pervers en culottes courtes, extraterrestres sont autant de sobriquets utilisés par ceux qui ont été les premiers à tenter de libérer ce sport. Pierre Morath en a choisi quatre qui ont un jour placé l'accélération et dynamité le ronronnement d'un peloton rétrograde. Quatre figures qui, en osant mettre leurs baskets là où on ne voulait pas d'eux, ont fait un croche-pied monumental aux idées reçues et provoqué des mouvements sociaux colossaux dont l'ouverture du marathon aux femmes en 1984 (!) aux Jeux olympiques. Parmi eux, un Valaisan, le journaliste Noël Tamini fondateur à Salvan de la revue internationale «Spiridon», véritable cri pour la démocratisation de la course à pied.

Et aujourd'hui?

Pierre Morath fait se croiser ces épopées en jouant avec



«FREE TO RUN» a déjà été acheté par quinze pays et sort officiellement en salle aujourd'hui. En Valais, une avant-première en présence de Pierre Morath aura encore lieu vendredi soir au Casino à Martigny à 18 heures. A Sion, le film est programmé dès mercredi prochain.

AFFICHE FREE TO RUN

l'émotion de ses spectateurs et ose une ultime remise en question, sans porter de jugement. Si les combats qu'ont générés ces francs coureurs appartiennent aujourd'hui vraiment au passé,

courir est-il toujours un acte libre ou est-on esclave de l'argent et du chronomètre? A la fin des années 80, «Spiridon» jetait l'éponge pour ces mêmes raisons. L'un des derniers numé-

ros titrait «Revenons à l'essentiel». Trente ans après, «Free to Run» appelle à se poser cette question sans réponse et pourtant existentielle. Pourquoi tu cours? ● JULIEN WICKY

REACTION



TARCIS ANÇAY
ANCIEN CHAMPION DE COURSE À PIED ET AMI DE PIERRE MORATH

«Je me suis retrouvé dans ce film»

Coureur valaisan au palmarès bien rempli, Tarcis Ançay a notamment été champion suisse de marathon en 2008. Aujourd'hui, il organise plusieurs entraînements et autres séances de coaching. Il a trouvé dans ce film une part de son histoire.

«C'était extrêmement émouvant parce que je me suis souvenu de l'époque où j'étais un des seuls à courir à Fully et on disait de moi que si je courais, c'était parce que j'étais paresseux et que je voulais éviter de travailler à la vigne. J'ai aussi vu l'évolution. En courant longtemps avec le chronomètre comme seul objectif, je le fais aujourd'hui pour le plaisir de le partager. Ce n'est ni mieux ni moins bien, l'essentiel est que chacun puisse y prendre du plaisir, par envie d'être dans la nature seul face à soi-même ou par besoin de challenge face au chronomètre.»



COMMENTAIRE
JULIEN WICKY
JOURNALISTE

Plus loin, plus haut, laissons les gens courir

Qu'il est doux ce paradoxe du coureur, qui, pour fuir ce monde qui va trop vite, décide d'accélérer la cadence. On aurait tort de penser, comme le rappelle Pierre Morath, que cela est innocent. De plus en plus de personnes courent, pour le plaisir ou en compétition, avec autant de motivations personnelles et les voix pour commenter et critiquer ce phénomène n'ont jamais été aussi nombreuses. «Pourquoi se faire du mal en courant? La compétition? Pour quoi faire? Quel est l'intérêt de repousser toujours plus loin les distances de la course? Courir sur le sommet des montagnes? Quelle bêtise!» Et si tout cela ne traduisait rien d'autre que la volonté d'exister, d'être considéré en tant qu'individu au milieu de la masse?

Une fois de plus, la course est miroir du monde. ●

LE RÉALISATEUR PIERRE MORATH RÉPOND À NOS QUESTIONS

«Courir n'a jamais été et n'est toujours pas innocent»

Pierre Morath, qu'est-ce que vous avez voulu montrer dans ce film?

Que la course a toujours été un miroir de la société et, qu'après 1968, elle est génératrice de grandes révolutions. Ces quarante dernières années, de nombreux combats militants dont le plus marquant est celui de l'égalité des sexes se sont notamment faits par la course à pied.

Mais y a-t-il encore un combat social à gagner par la course aujourd'hui?

Dans nos pays certainement pas, mais dans de nombreux autres

endroits du monde le sport peut proposer beaucoup de choses. Par contre, l'essor pour la course

est tel qu'on remarque des choses qu'on n'avait jamais vues par le passé; on voit par exemple des adolescentes courir alors que ça n'existait pas il y a encore quel-

ques années. C'est une forme d'acte de résistance.

De résistance contre quoi?

Peut-être contre une forme de bienséance. La course c'est simple, peu coûteux, et rapidement efficace.

Du coup c'est à la fois parfaitement adapté à notre société qui veut qu'on fasse tout vite et bien, mais c'est en même temps un retour à la nature, à une forme de dépouillement. Le développement d'autres styles de course comme le parkour (courses d'obstacles en ville) répond à cette même logique.

Votre conclusion est tout de même assez sombre avec les réfé-

rences à l'argent qui a «pourri» le sport.

Je ne veux pas juger mais je veux en tout cas appeler les gens à courir pour eux, avec leurs valeurs, et ne pas se laisser prendre par d'autres forces plus pernicieuses qui tentent de récupérer ce phénomène.

Vous êtes assez critique notamment lorsque l'ouragan Sandy frappe New York en 2012 et que des coureurs veulent à tout prix disputer le marathon alors que des familles comptaient leurs morts.

Le marathon de New York, même s'il reste le rêve ultime pour plein de coureurs, va à l'encontre des valeurs de la course libre en étant devenu excessif en

